

*Vivre, se séparer, se souvenir... vivre encore, faire vivre les absents :
de quelques émotions autour d'œuvres de Claude Vigée.*

par Georges Gachnochi

La verte enfance du monde et L'arrachement : ces titres des deux parties du récit de sa jeunesse qu'a écrit Claude Vigée, ne sont-ils pas, pour chacun d'entre nous, l'allégorie des deux parties de sa propre existence ? Mais tout autant, à l'instar de Vigée, comme à celui de Proust, chacun – et pas seulement l'écrivain – peut-il, s'il prend garde de toujours préserver en lui son enfance, interpeller lui aussi la mort – la sienne, future, et celle de ceux qui lui sont chers – en s'écriant, à l'instar d'Osée et plus tard de Paul : « Mort, que pèse ton dire ? »¹, « Mort, où est ta victoire ? »² Car l'écriture fait vivre, fait renaître les absents : « J'ai vie » donne aussi vie aux disparus, les fait réapparaître. Ce nom que s'est donné le poète ne signifie pas seulement qu'il puise sa force lyrique du triomphe de la mort sur la vie. Il nous dit aussi que l'écrivain peut donner vie presque éternelle au monde disparu. C'est ce que nous font entendre les *Chants de l'absence*, comme c'était ce que nous chantaient d'autres poèmes de Claude Vigée, ce que nous murmurait *Le Panier de Houblon*, comme c'était aussi déjà cette idée que construisait l'œuvre de Chateaubriand. Les souvenirs eux aussi sont vivants. La réalité qu'ils portent n'est pas celle d'un passé figé : ils bougent, ils diffractent, ils font voisiner ombres et lumière clignotante. Aussi ceux que je propose ici sont partiels, hésitants parfois, reconstruits... pas toujours assurés. En un mot : impressionnistes. L'émotion, et aussi l'humour, l'amitié, les merveilles de l'enfance – telles qu'on se les rappelle : grâce à elles la force d'espérer malgré les peines et les deuils, c'est tout cela qui domine pour moi quand je pense à Claude.

J'ai rencontré Claude Vigée, dont je ne connaissais pas l'œuvre, seulement le nom, à Jérusalem, il y a bien longtemps, en 1983 je crois, lorsque j'y étais pour un Congrès. C'était à la terrasse d'un café. Il m'a alors parlé de sa façon si directe, de sorte que j'avais l'impression que nous nous connaissions depuis longtemps. Il en vint vite aux choses essentielles. Je me souviens notamment de ce qu'il m'a dit du refuge à Toulouse, puis du « miracle » qui a fait qu'il a pu passer en Espagne après une attente désespérée, avec sa mère, à Marseille, pour obtenir un visa du Consul de ce pays. Le passage difficile, à travers les Pyrénées, et la chance extraordinaire, qu'il raconte dans *Les Portes éclairées de la nuit*, de tomber sur un douanier qui devait beaucoup à un de ses parents. Il est dans la tradition juive de penser que le retentissement, que les conséquences d'une « mizwah », d'une bonne action, sont infinies, car la bonne action contribue à construire le monde. Ainsi la générosité de cet homme avait contribué à préserver un coin de monde où, malgré l'horreur des années qui allaient survenir, malgré l'emprise et le triomphe tout autour des forces de destruction, ses deux proches allaient être sauvés.

Il se trouvait que lors de ma rencontre avec Claude Vigée, ma sœur Liliane – mon aînée de dix ans, morte en 2012 – était aussi à Jérusalem à ce moment. C'était la seule fois où nous avons été ensemble en cette ville. Mais

1 Osée, XIII, 14. Traduction personnelle de *Ebi DvareiHa*.

2 1 Corinthiens, XV, 15.

elle ne l'a pas rencontré alors, mais chez moi à Paris plus tard. Elle m'avait dit que la lecture de ses poèmes l'avait enchantée lorsqu'elle les avait découverts après la guerre. Cet entrecroisement d'évocations de ma sœur et de Claude m'inspire ici.

Après ma rencontre avec l'auteur, j'ai à mon tour découvert l'œuvre de Vigée, les poèmes et bien plus tard, à sa parution, *Le Panier de Houblon*, qui pour moi est un livre merveilleux, par son ton, son humour, et l'émotion qui s'en dégage. J'en rapproche bien sûr *Les Portes éclairées de la nuit*. Dans la dédicace à ma femme et à moi-même de l'exemplaire du *Panier de Houblon* que je tiens entre mes mains en traçant ces lignes, Claude a écrit : « Ce livre témoin du temps de vie où ma mémoire d'enfance enfouie resurgit au présent, BebraHa » – mot hébreu qui signifie « en bénédiction ». D'une certaine manière, cette dédicace est le thème de ce texte, dont je m'excuse qu'il n'ait aucun caractère universitaire.

Dans son article paru dans l'*Hommage à Claude Vigée* : « Là où chante la lumière obscure », Aude Préta de Beaufort faisait remarquer que chez Vigée, la mémoire « semble dotée d'un pouvoir singulier. 'Grenier magique', fondement de la création poétique, elle est le foyer de la victoire du poète sur la durée »³. Pour Vigée – poète dans ses poèmes mais aussi dans sa prose – comme pour le psychanalyste que je suis –, ces phrases me semblent essentielles. Car c'est toujours autour d'un souvenir, d'une image trouvée, retrouvée, ou soudain surgie, que se déploie sa poésie – ce qui provoque cette impression d'immédiate intimité que procurent la plupart, sinon tous, de ses écrits. De même c'est très souvent autour du souvenir-écran que s'élabore le travail analytique. Ainsi que l'écrivait Freud : « Les souvenirs-écrans contiennent non seulement quelques éléments essentiels de la vie infantile mais véritablement tout l'essentiel. Il ne faut que savoir l'explicitier à l'aide de l'analyse. Ils représentent les années oubliées de l'enfance aussi justement que le contenu manifeste des rêves en représente les pensées. »⁴

Ainsi, ce n'est sans doute pas par hasard que Daniel, le fils de Claude, fut un psychiatre d'enfants, d'orientation psychanalytique, particulièrement doué. Il a longtemps exercé dans le service que je dirigeais, dans l'Essonne, et je peux témoigner que tous dans l'équipe où il travaillait l'aimaient, le respectaient, lui faisaient confiance – ont regretté son départ –, puis ont été consternés par sa disparition précoce en 2013. Quant à moi, j'avais pour Daniel une grande amitié.

En mai de cette année 2015, j'ai participé à un congrès à Lyon, Congrès des Psychanalystes de Langue Française, qui était sur le thème : « Le sexuel infantile et ses destins ». Le sexuel infantile : ce qui en reste en nous est ce qui donne force, tout simplement ce qui donne naissance, toute notre vie, à tout ce que nous pouvons créer, écrire, inventer. Je vais revenir plus loin à ce congrès.

Quand j'avais quinze ans, le poète par excellence était pour moi Aragon, et j'avais appris par cœur certains de ses poèmes, et en particulier, « Plainte pour le quatrième centenaire d'un amour »⁵. Je me souviens encore de presque tout ce poème. D'une certaine façon, sa manière, un peu déclamatoire, et surtout, je dirais, son écriture à

3 Aude Préta de Beaufort, « Claude Vigée, : l'œil de la mémoire » , in *Là où chante la lumière obscure*, Hommage à Claude Vigée, sous la direction de Sylvie Parizet. Paris : Éd. Du Cerf, 2011, p. 47.

4 Sigmund Freud, *Erinnern, Wiederholen und Durcharbeiten*, 1914, G.W. X, pp 126-136 ; S.E., vol.12, pp 147-156 ; « Remémoration, répétition et perlaboration » in *De la technique psychanalytique*, Paris : P.U.F, 1981, pp 104-115.

5 Louis Aragon, *Les Yeux d'Elsa*. Paris : Seghers, 1996, pp. 61-64.

la troisième personne, est aux antipodes de celle de Vigée, qui est essentiellement à la première personne, souvent aussi à la deuxième. Mais Aragon, comme le fait Vigée, savait rassembler dans son dire poétique les émotions et les souffrances du passé et celles du présent : « Les temps troublés se ressemblent beaucoup »⁶, écrivait-il... Allant regarder le confluent fameux, je me souvenais des vers :

Je vois la Saône et le Rhône s'éprendre
Elle de lui comme eux deux séparés
Il la regarde et le soleil descendre
Elle a seize ans et n'a jamais pleuré⁷

Et plus loin : « France et l'amour les mêmes larmes pleurent »⁸, et je ne pouvais, je ne peux m'empêcher de penser à la « déconstruction » en cours de la culture française, qui sans doute peine beaucoup Claude.

Dans un livre dont le titre, *L'Amour des commencements*, dit en trois mots l'essence de mon propos, J.-B. Pontalis répondait de façon prémonitoire, dans ce texte écrit en 1986, aux vandales qui prétendent améliorer et populariser l'enseignement en supprimant les contenus qui font l'armature de la pensée : « La diversité, écrivait-il, je la trouvais chez nos maîtres aussi bien que chez mes camarades... »⁹ Et il poursuivait en soulignant la « stricte équivalence de droit entre la pensée et le langage, entre le langage et la langue » avant de rappeler que « l'apprentissage, rapide, du vieux français, prolongé, du latin puis du grec, celui-là même de l'anglais, n'avaient pas pour fonction de faire vaciller nos repères en transformant, ne fût-ce que quelques heures, notre propre langue en langue étrangère. C'était l'inverse »¹⁰. Dans *Les Portes éclairées de la nuit*, Vigée revient plusieurs fois sur l'impact de ses langues, alsacien, judéo-alsacien, puis français, de leurs mélodies mêmes, sur sa vocation poétique.¹¹ En ce qui concerne l'hébreu, appris bien plus tardivement, il en a saisi la force, le souffle particulier, et c'est l'occasion pour moi de m'étonner, ou de faire semblant de m'étonner, que l'apprentissage de l'hébreu, qui faisait partie à la Renaissance du savoir de maint humaniste, ait complètement disparu aux siècles suivants de l'enseignement classique. Dans une récente Tribune parue dans *Le Figaro*¹², Jean d'Ormesson écrivait que nous sommes « les enfants d'Homère et de Virgile – et nous nous détournerions d'eux ! Les angoisses de Cassandre ou d'Iphigénie, les malheurs de Priam, le rire en larmes d'Andromaque, les aventures de Thésée entre Phèdre et Ariane, la passion de Didon pour Enée font partie de notre héritage au même titre que le vase de Soissons, que la poule au pot d'Henri IV, que les discours de Robespierre ou de Danton, que Pasteur ou que Clemenceau ». Mais il omettait de remarquer que peut-être la Bible elle aussi avait quelque part dans notre héritage, que Jacob, Job et Jonas ont marqué l'imaginaire d'innombrables Français¹³ et plus généralement d'Européens aussi bien que celui de Vigée.¹⁴

- 209 -

6 Ibid, p. 61.

7 Ibid, p. 62.

8 Ibid, p. 64.

9 J.-B. Pontalis, *L'amour des commencements*. Paris : Gallimard, 1994, p. 20.

10 Ibid, p. 21.

11 Claude Vigée, Sylvie Parizet, *Les portes éclairées de la nuit*. Paris : Édition du Cerf, 2006, p. 117.

12 *Le Figaro*, 9 mai 2015.

13 Il faut lire à ce sujet le récent ouvrage de Michaël Bar-Zvi, *Israël et la France*. Lyon : Les Provinciales, 2014.

14 Claude Vigée, Sylvie Parizet, *Les portes éclairées de la nuit, op. cit.*, pp. 56-57.

Claude a eu le bonheur assez rare d'épouser Evy, son amour de jeunesse. Vous le savez, Evy l'a quitté en 2007. Il affronte cette douleur en poète qui sait qu'écrire fait néanmoins vivre ceux qu'on aime :

luit encore dans l'eau noire
de la flaque muette
ma petite musique d'hiver¹⁵

Et je me dis que la seule – j'allais dire consolation, non, source de confiance – pour Claude après la mort de Daniel est pour lui la vie de ses descendants :

Ainsi ta petite main fait-elle
le jour et la nuit¹⁶

avait-il écrit le 6 décembre 2012 pour Charlotte, quelque temps après la naissance de Charlotte, sa première arrière-petite fille.

J'en reviens au Congrès de Lyon. Nicole Oury, psychanalyste lyonnaise, introduisait une table ronde consacrée à sexualité et textualité. Il se trouve que, étrange hasard pour moi, cette table ronde fut presque entièrement consacrée à des commentaires sur *l'Etranger* de Camus, dont vous savez le rôle qu'il joua dans la trajectoire et la réflexion de Vigée. Mais je voudrais citer ici deux passages de cette introduction, dont je la remercie d'avoir bien voulu me confier le texte avant sa future parution :

L'acte d'écrire que ce soit fiction, tragédie, théâtre ou poésie fournit une forme à l'expression d'une douleur interne et il faut une bonne dose de courage pour l'affronter. Pour le poème, le carcan des rimes ou de l'alexandrin impose une contrainte supplémentaire, elle permet de davantage contenir le débordement des mots par les affects ? Un cadre s'impose pour que la parole surgisse soit dans une cure analytique, soit dans un travail d'écriture ou encore dans un travail d'interprétation...

Et aussi, écrit-elle : « L'image c'est-à-dire le lien à l'objet d'amour perdu est faite pour ne pas être vue, l'écriture, le discours eux seuls font apparaître ce statut invisible de l'image. » C'est quand réapparaît cette image invisible que la douleur de la perte peut être affrontée...

Quand je reviens, au fil de mes pensées obscures
vers le bonheur perdu de nos jeunes années
tu m'apparais parfois dans la clarté de l'âme
belle et secrète comme la nuit d'hiver¹⁷

15 « Un signe d'Évy », *Le Temps qui reste. Peut-Etre* n° 4, 2013, p. 201.

16 In : *L'Alliance des géodes et autres poèmes. Peut-Etre* n° 5, 2014, p. 201.

17 Claude Vigée, *L'Homme naît grâce au cri*. Paris : Seuil Points, 2012, p. 275.

C'est ce qu'écrivait Claude dans les *Chants de l'Absence*. Ceci peut se produire à la suite d'un rêve, comme dans la cure, comme dans la rêverie, peut-être suscitée par quelque « madeleine », et le moment présent vient alors, comme me le disait récemment une patiente, où le moment de l'enfance vient prendre toute la place, « comme si l'autre temps n'existait pas quand on est dans l'un ». Comme Vigée, cette patiente est bilingue depuis son enfance, et, dit-elle, quand petite j'étais dans le pays de mes parents, où je passais mes vacances, c'était comme si le français n'existait plus ; et quand je revenais en France, l'autre langue s'absentait, même si mes parents la parlaient entre eux.

A la suite d'un rêve, disais-je, peut ressurgir l'image magique, et c'est cette suite d'un rêve rêvé après la mort de ma sœur que j'ai voulu exprimer dans ce poème :

Poème à Liliane

Je remonterai bientôt l'escalier de mon rêve
puis l'échelle au haut de laquelle tu regardes
vers d'autres espaces que je ne peux pas voir.
Mes pieds marqueront leur trace dans la poussière
quand tu m'accueilleras, d'abord silencieuse...
Tu souriras, comme autrefois dans la ville
dans la Ville, dans le Parc, sur le banc où tu étais assise.
Puis tu me diras
Ne viens pas encore. Attends ton attente
retourne plus tranquille, maintenant que tu sais que je suis là.
Tu descendras un peu avec moi, tu balayeras les marches cendreuseuses
et tu me feras un signe d'au revoir
peut-être joyeux.

Toi qui m'as accompagné sur le chemin
si loin
sur le chemin du savoir et celui du saint Non-savoir
je te remercie aussi.
Toi qui étais là à ta place
dans mon rêve.

Cette époque que j'évoque ici, où je m'asseyais avec ma sœur sur un banc du Parc Beaumont à Pau, avant que parfois les épouvantables « Helli Hello » d'une troupe vert-de-gris arrivant dans le Parc ne nous fassent fuir, était celle où Claude Vigée venait de fuir Toulouse, où il avait peut-être rencontré celui qui plus tard devint pour ma femme et moi-même un très grand ami, le sociologue Joseph Gabel, comme lui étudiant en médecine et résistant avant de passer en Espagne. Comme Vigée aussi il fut plus tard grand défenseur d'Israël, notamment dans son livre *Réflexions sur l'avenir des Juifs*¹⁸, qui lui valut rupture avec nombre de ses collègues. Comme l'on sait en France le politiquement correct, particulièrement actif en sociologie, a ceci en commun avec le nazisme, dont il croit retrouver

18 Joseph Gabel, *Réflexions sur l'avenir des Juifs, Racisme et aliénation*. Préface de Pierre Ansart. Paris : Méridiens-Klincksieck, 1987.

la trace à chaque instant dans toute opposition à ses dogmes, qu'il abhorre les Juifs, en tout cas les Juifs vivants, quitte à commémorer les Juifs morts.

Mais l'œuvre de Vigée, empreinte tout entière des traces de sa jeunesse, est souvent une lutte pour « r chapper » d'Auschwitz, continuer à vivre après Auschwitz. Dans cette même introduction, Nicole Oury faisait part des dissensions passionnelles qu'avait provoquées, dans un séminaire de préparation du Congrès, entre psychanalystes et littéraires, le poème d'Aragon *Chanson pour oublier Dachau* : « Les uns plutôt les psychanalystes restant fascinés par l'horreur de Dachau au prix d'une difficulté à entendre les autres dans leur commentaire littéraire pour eux, ils expliquent qu'Aragon, dans son poème parle de l'après Dachau, il y dénonce qu'il faille rester dans l'image de l'horreur et il propose de réintroduire la parole à propos des morts, des disparus et par là de leur donner une sépulture. » C'est bien à ce tourbillon de pulsion de mort que s'affrontent tous ceux qui tentent, selon l'expression d'Emil Fackenheim,¹⁹ de « penser après Auschwitz », et par la pensée donner une sépulture aux disparus. C'est ce à quoi se sont attachés, chacun à sa façon, Patrick Modiano, prim  à Stockholm pour « l'Art de la Mémoire », et qui dans son discours insistait : « La mémoire est la vocation du romancier », Patrick Modiano donc, par la recherche et l'évocation obsédante de lieux de Paris liés à l'histoire des membres de sa famille, et Marcel Cohen par celle de photographies et d'objets. « Ce qui est arrivé aux gens de mon lignage, jamais je ne pourrai le terrorer dans l'oubli »²⁰, écrit Vigée dans le terrible Chant IV du *Feu d'une nuit d'hiver*.

Je ne parle pas là des survivants d'Auschwitz ou d'autres camps, Primo Levi, Robert Antelme, Jean Am ry, Jorge Semprun, ceux qui ont eu à affronter alors des souvenirs insupportables. C'est un problème bien diff rent. Je veux simplement en dire que l'idée de « culpabilité du survivant » me paraît bien trop généralisée. Il s'agit plutôt, en général, pour ces survivants, de vécus traumatiques insupportables, impossibles à métaboliser psychiquement. De même que pour ceux qui ont échappé aux nazis, c'est l'idée, non pas liée elle non plus à la culpabilité, mais plutôt à une sorte de stupéfaction, d'avoir échappé, et à la rage que tant d'autres n'aient pu le faire.

Il me semble que c'est ce qui court dans la vie de Vigée, et d'abord dans le pseudo qu'il s'est choisi en pleine tourmente, et dans tant d'aspects de son œuvre. Car continuer à vivre, « Choisir la vie » est un commandement biblique, le commandement le plus important sans doute, et son corollaire est évidemment de continuer à penser. C'est ce sur quoi insistait Francine Kaufmann²¹ dans le très bel article qu'elle a fait paraître dans le volume d'hommage que je citais précédemment, et sur les confluences et les rencontres entre Vigée et André Neher, l'auteur de *L'Exil de la Parole*, livre qui pour moi a été déterminant dans mon approche du judaïsme, tout comme le fut plus tard celle, personnelle cette fois, avec le compositeur et musicologue André Hajdu. Il est ainsi des « complicités du destin », comme le dit Anne Mounic.

Pour conclure, je voudrais évoquer la poétesse juive allemande, réfugiée en Suède, Nelly Sachs, qui elle aussi avait donc « d  supporter le chemin de l'exil », ainsi que le poète Anders  sterling le rappela dans le discours à la fin

19 Emile Fackenheim (1968), *Penser après Auschwitz*, Paris :  ditions du Cerf, 1986.

20 Claude Vigée, *Le Feu d'une nuit d'hiver*. Paris : Flammarion, 1989, p. 51.

21 Francine Kaufmann, « Destins croisés des 'Français juifs' », in *L  où chante la lumière obscure*, Hommage   Claude Vigée, *op. cit.*, pp 235-281.

duquel il l'invita à venir, avec l'Israélien Samuel Joseph Agnon, recevoir le Prix Nobel des mains du Roi de Suède. Ainsi que l'avait écrit un autre poète suédois, Johannes Edfelt : « Dans les rythmes libres de ses vers, elle renoue une ligne poétique allemande qui est marquée par les grands noms de Hölderlin, Novalis et Rilke, mais bien davantage qu'eux, sa langue poétique s'inspire des prophètes et des psalmistes de l'Ancien Testament. Ce sont ces prophètes et ces chantres juifs sa conception du monde, ses visions apocalyptiques, sa mystique religieuse... »²² Comment ne pas voir là une remarquable convergence avec Claude Vigée ?

La strophe qui suit, Nelly Sachs l'avait écrite dans le poème « Chœur des rescapés » paru en français dans le recueil *Brasier d'Énigmes* :

Les rescapés que nous sommes
Nous vous demandons
De nous montrer avec lenteur votre soleil,
De nous conduire à petits pas d'étoile en étoile,
De nous laisser réapprendre doucement la vie.²³



²² Cité par Kjell Strömberg, in : Nelly Sachs, *Brasier d'énigmes*. Paris : Éditions Rombaldi, Collection des Prix Nobel de Littérature, 1973, pp. 13-14.

²³ Nelly Sachs, *ibid.*, p. 61.

